ANTONY VALABRÈGUE

UNE ARTISTE FRANÇAISE EN RUSSIE

1766-1778

MADAME FALCONET



PARIS
LIBRAIRIE J. ROUAM & Cie
14, RUE DU HELDER

M DCCC XCVIII

MADAME FALCONET

MADAME FALCONET



PORTRAIT DE Mme FALCONET

Par son mari, PIERRE FALCONET (Musée de Nancy)

ANTONY VALABRÈGUE

UNE ARTISTE FRANÇAISE EN RUSSIE

1766-1778

MADAME FALCONET



PARIS

LIBRAIRIE J. ROUAM & Cie

14, RUE DU HELDER

—

M DCCC XCVIII



MADAME FALCONET

CHAPITRE PREMIER

L'Impératrice Catherine II et les Artistes Français. — La Statue équestre de Pierre le Grand.— Marie-Anne Collot et Falconet en Russie. — Lettres de Diderot à Falconet.

Vers 1760, la Russie cherchait à nous enlever nos artistes. L'influence de l'art français était devenue prédominante à l'étranger ; plusieurs princes d'Allemagne nous avaient emprunté leurs portraitistes officiels. L'Impératrice Catherine II suivait l'exemple que lui donnaient d'autres souverains ; elle adressait, par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, des propositions séduisantes à nos peintres, à nos statuaires, à nos architectes, et les invitait à s'établir à Saint-Pétersbourg. En 1763, le prince Dmitri Galitzin devint ministre plénipotentiaire à Paris, et les offres furent encore plus nombreuses et plus pressantes. Ami des lettres et des arts, écrivain et philosophe, Galitzin était très lié avec les beaux esprits, et il fréquentait ouvertement Voltaire et Diderot.

Catherine avait conçu le projet de faire élever une statue en bronze, équestre et colossale, à la mémoire de Pierre le

Grand. L'ambassadeur à qui il était facile d'être bien renseigné sur le mérite de nos sculpteurs, songea d'abord à Pajou, à Coustou et à Vassé, qui se montrèrent assez exigeants. Diderot lui conseilla d'avoir recours à Falconet, le trouvant seul capable de produire un chef-d'œuvre. Falconet était disposé à se rendre à Saint-Pétersbourg ; le voyage, la longue absence ne l'effrayaient pas. Il n'hésita point à faire part de son acceptation à Diderot.

Une correspondance, qui nous a été conservée, s'engagea à son sujet, entre le prince Galitzin et le marquis de Marigny, surintendant des Beaux-Arts. Le prince faisait connaître le choix de l'Impératrice, et demandait pour le statuaire l'autorisation qui lui était nécessaire, en ce temps-là, avant de quitter la France. Averti de cette démarche, Falconet avait voulu se concilier la faveur de M. de Marigny, et il avait écrit à celui-ci pour le prier de s'intéresser à lui, et de faciliter son départ (1).

Le maître sculpteur obtint un traité dont les conditions étaient fort avantageuses. Il lui était accordé pour son travail vingt-cinq mille livres par an, jusqu'à concurrence de deux cent mille. Il recevait en outre douze mille livres de frais de voyage, et on lui faisait présent d'une voiture. Le prince Galitzin, très généreux, ne se bornait pas à remettre ce contrat à l'artiste ; il lui achetait une de ses sculptures, *l'Hiver*, pour en faire hommage à sa souveraine.

Falconet était, alors, dans la maturité de l'âge et dans tout l'éclat de sa réputation (2). Il avait produit plus d'une œuvre capitale ; quelques-unes de ses sculptures, entre autres *la Musique* et l'*Amour menaçant* qui inspira à Voltaire un célèbre distique, se trouvaient placées chez M[me] de Pompadour. Au Salon de 1765, il s'était fait remarquer par les figures qu'il avait exposées. On l'avait chargé de diriger les travaux de la manufacture de Sèvres, et il devait y fournir de nouveaux

(1) *Nouvelles Archives de l'Art Français*, t. VI, année 1878.

(2) Etienne-Maurice Falconet, né en 1716 à Paris ; membre de l'Académie de Peinture en 1754.

modèles. Il était membre de l'Académie de Peinture, et y exerçait, en outre, les fonctions de professeur.

Nous lisons dans les *Procès-Verbaux* de l'Académie, à la date du 26 juillet 1766 :

« M. Falconet a fait part à l'Académie de Peinture du choix que l'Impératrice de toutes les Russies a fait de lui pour exécuter en bronze la statue du Czar Pierre Ier ; en conséquence, se trouvant chargé d'affaires jusqu'à son départ, il a prié la Compagnie de le dispenser d'exercer son professorat le mois prochain. » Les collègues de Falconet accueillirent la nouvelle de son départ pour la Russie avec la plus vive sympathie, et s'empressèrent de le dégager des fonctions qu'il remplissait. Le compte-rendu de la séance contient à ce sujet les lignes suivantes : « L'Académie a témoigné à Falconet la satisfaction qu'elle ressent de le voir chargé d'un ouvrage aussi important. » Caffieri, alors adjoint à professeur, était nommé à sa place (1).

Après avoir adressé sa lettre de congé à l'Académie, Falconet partit pour la Russie, en septembre 1766 ; il emmenait avec lui trois ouvriers, deux sculpteurs et un mouleur. Il était aussi accompagné de sa jeune élève, Marie-Anne Collot, déjà connue dans le monde des arts. Ce départ eut quelque retentissement ; un voyage de ce genre à la suite du maître et pour se rendre dans un pays aussi éloigné ne pouvait passer inaperçu. Nous trouvons l'événement signalé en ces termes dans la *Correspondance* de Grimm : « M. Falconet, sculpteur du Roi, vient d'être appelé par l'Impératrice de Russie pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand. M. Falconet emmène avec lui une jeune personne de dix-huit ans, appelée Mlle Collot, son élève depuis plus de trois ans, et qui fait le buste avec beaucoup de succès. »

Marie-Anne Collot était née à Paris en 1748 ; de condition très obscure, elle avait pour père un homme au caractère insouciant, qui s'occupait fort peu d'elle, et l'avait presque abandonnée. En entrant dans l'atelier de Falconet, elle n'avait pas encore seize ans ; elle était venue chez lui pour apprendre

(1) *Procès-Verbaux de l'Académie de Peinture*, t. VII, p. 335.

à dessiner, sans beaucoup se rendre compte de sa vocation ; puis elle était passée à l'étude de la sculpture. Douée d'une remarquable précocité, elle avait ce talent inné que nous retrouvons chez d'autres femmes artistes du même temps, dont l'origine n'était pas beaucoup plus relevée, chez la femme de Fragonard, par exemple, ou chez Marguerite Gérard, la belle-sœur du peintre de Grasse.

Falconet avait remarqué les qualités de Marie-Anne Collot ; elle savait surtout saisir la ressemblance. Elle modela bientôt quelques bustes : celui de l'acteur Préville dans le rôle de Sganarelle ; celui de Grimm, celui de Diderot, qui était commandé par Mme Geoffrin, et enfin celui du prince Galitzin, que Grimm, dans ses lettres, trouve aussi parlant que les autres. A côté de Falconet, et mêlée au groupe d'amis qui entourait celui-ci, la jeune artiste était en train de se faire une réputation très enviable, et qui se formait sans peine.

Elle était traitée sur un pied de parfaite intimité dans la maison que Falconet habitait, dans la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Le statuaire avait fait bâtir et agrandir cette demeure, entourée d'un jardin orné de tonnelles, où l'on entendait fréquemment le bruit des discussions philosophiques et artistiques. Diderot était l'hôte assidu du logis ; il y portait l'agitation de son esprit, il y mettait maintes idées en mouvement. Il appréciait, lui aussi, le talent de Marie-Anne Collot, et, en préparant avec le prince Galitzin le traité soumis à Falconet, il avait stipulé un engagement assez brillant pour la jeune fille, qui recevait une pension de seize cents livres par an (1).

Sans doute, c'était pour elle un acte hardi de s'en aller à l'étranger. Une personne de la bourgeoisie n'aurait pu agir de la sorte ; mais, presque délaissée par son père, Marie-Anne Collot n'en avait que plus de liberté. Elle partait, comme une institutrice, qu'attend une position assurée. Elle appartenait au monde artiste et déjà, dans certains milieux, au XVIIIe siècle,

(1) M. Charles Cournault a publié le traité signé avec Falconet, dans un article consacré à ce statuaire et à Marie-Anne Collot, *Gazette des Beaux-Arts*, août 1869, p. 117-144.

l'idée de l'émancipation de la femme avait fait de sérieux progrès.

Le maître et l'élève furent, dès leur arrivée à Saint-Pétersbourg, admirablement reçus par la souveraine. On a publié une lettre écrite par Catherine à Mme Geoffrin. L'Impératrice transmettait à celle-ci ses premières impressions sur le statuaire : « M. Diderot me recommande ses amis ; il m'a fait faire l'acquisition d'un homme qui, je crois, n'a pas son pareil : c'est Falconet. Il va incessamment commencer la statue de Pierre le Grand. S'il y a des artistes qui l'égalent en son état, on peut avancer hardiment qu'il n'y en a point qui lui soit à comparer, je pense, par les sentiments. En un mot, c'est un ami de l'âme de Diderot. »

Dès les premiers temps, Catherine montra un certain engouement pour Falconet. Elle le questionnait sur les arts, la philosophie, l'état des esprits en France ; elle lui écrivait et se plaisait à l'entretenir dans les bals et les soirées de la Cour : elle l'appelait familièrement son compère. Le général Betski était surintendant des Beaux-Arts ; c'est avec celui-ci que Falconet devait se trouver en rapport, mais, soutenu par l'Impératrice, il obtenait tout ce qu'il demandait. Non seulement il avait ses entrées auprès de la souveraine, mais elle lui avait fait encore réserver un logement dans l'ancien palais de l'Impératrice Elisabeth.

Marie-Anne Collot n'était pas moins bien traitée ; Catherine voulut qu'elle eût à se louer des résultats de son travail. Elle lui commanda son buste et celui du Grand-Duc Paul, depuis Paul Ier. Elle ne lui ménageait pas les menus cadeaux et les largesses. C'est ainsi qu'un an après son arrivée, la jeune artiste reçut de l'Impératrice une gratification de 12.000 livres. Son traitement était porté à 1.000 roubles ; Mlle Collot avait en outre le logement et la table. Ses ouvrages devaient lui être payés à part. Il y avait là, assurément, des conditions tout à fait exceptionnelles, et qu'elle n'aurait jamais obtenues en France.

Le monde de la Cour, le monde des arts de Saint-Pétersbourg partageaient les sentiments de la souveraine envers

cette jeune fille au talent précoce. L'Académie des Beaux-Arts tint à honneur de la recevoir parmi ses membres, en 1767. M. A. Somoff, le distingué conservateur du Musée Impérial de l'Ermitage, a bien voulu nous communiquer le procès-verbal de la séance de réception : « Vu que le 25 décembre passé, dans la séance extraordinaire de l'Académie, Mlle Collot, artiste statuaire, M. Radig, graveur de sujets historiques, et M. Kotpakoff, graveur de portraits, ayant présenté de leurs travaux, ont été reconnus dignes d'être candidats au grade d'académicien ; vu que le 20 du même mois, dans la séance extraordinaire, Mlle Collot fut élue à ce grade, son élection se confirme maintenant, et il est décidé de délivrer à Mlle Collot le diplôme institué pour les académiciens (1). » Les femmes artistes étaient reçues, en France, à l'Académie de Peinture. L'Académie de Saint-Pétersbourg imitait cet exemple ; elle ouvrait ses rangs à la jeune statuaire française, dont elle reconnaissait la naissante illustration.

Pendant que Falconet et son élève se félicitaient d'être venus en Russie, pendant que le statuaire s'occupait des premiers projets du monument qu'il devait exécuter, Diderot écrivait de Paris des lettres amicales, où il donnait des conseils à l'artiste, où il reprenait les ardentes théories qui les avaient tant de fois occupés tous deux.

A Paris même, ils avaient commencé à se livrer entre eux à une correspondance assez active, où, sur un ton fougueux, avec une sincérité débordante et en employant de nombreuses exclamations, ils s'étaient mis à élucider une thèse philosophique. Ils avaient longuement discuté pour savoir si la pensée de la postérité porte à entreprendre les plus belles actions et à produire les meilleurs ouvrages. Après avoir pris parti, chacun de son côté, après avoir agité la question, en y apportant toutes les ressources de la dialectique, ils s'étaient adressé quelques billets du matin, pour réveiller la discussion. Ils avaient peu à peu multiplié les lettres, et ensuite pour que

(1) *Recueil de matériaux pour servir à l'histoire de l'Académie Impériale des Beaux-Arts* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1864-1866, t. I, p. 118.

cet effort d'imagination ne fût point perdu, il avait été convenu que les réponses de chaque interlocuteur seraient conservées, pour être publiées. C'était une arrière-pensée qui devait, en effet, se présenter ; en littérature, on finit toujours par prendre pour juge le lecteur (1).

Un courant de théories et d'idées indépendantes, s'était donc établi entre l'écrivain et l'artiste. Leur intimité était devenue de plus en plus étroite à travers ces discussions, et ils s'abandonnaient à des épanchements tout fraternels. Sans doute, il nous semble que Diderot n'était pas sans apporter quelque exagération dans son enthousiasme. Le philosophe discourait à perte de vue ; il dogmatisait, il jetait feu et flammes. Falconet lui répondait, en maintenant ses idées, et il s'échauffait à son tour, sans que leur amitié en fût troublée.

Le départ de Falconet pour la Russie les avait pourtant séparés pour une assez longue période ; le philosophe, entraîné par la chaleur de la discussion, avait dit à son ami, en lui adressant une dernière dissertation : « Adieu, nous ne nous disputerons pas de longtemps. Vous vous en allez. Faites un heureux voyage ! » Il avait joint ses meilleurs souhaits de bonheur et de succès. Il jurait à Falconet qu'il sentait son âme malade, depuis qu'il était menacé de le perdre, et qu'il avait beau songer à la gloire promise à ses œuvres, qu'il n'en était pas moins très affecté au fond du cœur.

Dès la première lettre qu'il lui avait écrite à Saint-Pétersbourg, il prenait le ton le plus affectueux : on aurait dit un ami pareil à ceux que dépeint le bon La Fontaine. Il faisait part à Falconet de ses pensées, de ses regrets, et lui demandait des nouvelles de sa santé et de son voyage, non sans témoigner encore une certaine inquiétude :

« Vous voilà donc, mon ami, à sept ou huit cents lieues de moi. J'ai compté tous les jours depuis votre départ. Je vous ai suivi de vingt lieues en vingt lieues, et si vous en avez moins

(1) *Œuvres complètes de Diderot*, publiées par J. Assézat et Maurice Tourneux, t. XVIII. *Lettres à Falconet*. Voyez aussi la notice préliminaire.

fait, je suis arrivé à Pétersbourg avant vous... Comment vous êtes-vous porté ? N'avez-vous point été indisposé ? Et ne vous est-il arrivé aucune aventure fâcheuse sur la route ? Tous les matins, en me levant, je tirais les rideaux et je disais : « Ils auront encore aujourd'hui du beau temps. » Et j'ai eu la satisfaction de le dire pendant plus d'un mois de suite. »

Diderot parlait à l'artiste de la maison de la rue d'Anjou, où il était retourné, en l'absence de son ami, pour voir si tout y était bien en ordre, et où il avait retrouvé tous ses souvenirs. Il s'était assis sous le petit berceau, en songeant à lui ; l'écrivain lui rappelait leurs entretiens auxquels prenait part tant de fois Mlle Collot.

Il se chargeait à Paris, en homme dévoué et en protecteur influent, des affaires de la jeune artiste. Il lui écrivait à elle-même qu'il avait vu son père : « Votre père, disait-il, est un étrange homme. Comme il ne parlait pas de vous en termes convenables, Mme Diderot s'est grippée avec lui, et peu s'en est fallu qu'il ne soit arrivé chez moi une scène très violente. »

Il marquait sincèrement le plaisir qu'il avait éprouvé en apprenant l'augmentation de la pension promise à Mlle Collot. Le prince Galitzin lui avait annoncé que cette dernière allait entreprendre le buste d'une des parentes du général Betski. Cette parente était Mlle Anastasie, fille naturelle du surintendant des Beaux-Arts, nous le savons par une autre lettre. Diderot se montrait enchanté de cette nouvelle. Falconet était, de son côté, renseigné sur tout ce qui pouvait l'intéresser. Diderot lui donnait même quelques indications prudentes sur la ligne de conduite qu'il devait s'imposer à Saint-Pétersbourg, surtout en allant chez notre ambassadeur. Il n'oubliait pas de lui parler de ses sculptures, et de dire un mot à Mlle Collot de la réception d'un exemplaire en terre cuite du buste qu'elle avait modelé pour lui-même. Cette œuvre avait été envoyée au four, à Sèvres, en même temps qu'une reproduction du buste de Grimm et d'un autre buste de Damilaville, l'ami de Voltaire : « Nos bustes, disait Diderot, sont revenus de la manufacture, celui de Damilaville cuit à merveille, celui de Grimm avec un coup de feu sur le front

et sur le nez. Mademoiselle, j'ai le front et le nez rouges, mais cela n'empêche pas que je ne sois très beau, très ressemblant, très fin, plus que je ne le suis, et tout aussi vivant ! »

L'Impératrice avait bien accueilli la première pensée de la statue de Pierre le Grand. Là aussi, il y avait de quoi satisfaire Diderot ; celui-ci était sûr du résultat, et il jurait que l'exécution de ce monument procurerait une gloire immortelle à l'artiste. Il se montrait heureux de voir son ami délivré de toute appréhension à ce sujet. Diderot approuvait pleinement l'idée de Falconet, qui consistait à représenter Pierre le Grand sur un cheval fougueux, se cabrant au-dessus d'un rocher, et s'élançant hardiment vers l'espace. Ce rocher formé d'un seul bloc, et qui fut extrait et mis en place non sans peine, devait faire un grandiose piédestal. L'animal semblait emporter d'un seul bond le Czar impassible, qui retenait ses mouvements impétueux, et qui étendait la main vers la ville de Saint-Pétersbourg alors naissante : « Cette idée, disait Diderot, est simple, elle est violente, elle est impérieuse, elle caractérise le héros ! »

Lui-même, il avait à se louer de l'Impératrice qui, par l'entremise du prince Galitzin, lui envoyait la somme nécessaire pour faire une dot à sa fille. C'était un acte de munificence des plus rares. Nous n'avons pas besoin de rappeler tout ce que Diderot a reçu de Catherine II, et l'acquisition de sa bibliothèque, qu'il pouvait conserver sa vie durant. Cet achat lui avait donné, dès 1765, la liberté du travail. Le philosophe se livrait à une joie sans bornes et ne tarissait pas en éloges de la grande souveraine et de son ambassadeur.

Il regrettait de ne pouvoir embrasser Falconet et Marie-Anne Collot, et il aurait voulu leur faire partager les transports d'allégresse qu'il ressentait. Il parlait encore de la maison, de la « chaumière » de la rue d'Anjou, que le prince Galitzin avait envie d'occuper, d'acquérir peut-être, et où il se proposait à l'occasion de faire des embellissements. Ils y banquetaient tous deux avec quelques amis ; on y portait la santé de Falconet, on y buvait aux absents, et le vin qu'avait

laissé le statuaire allait bon train (1). On y causait librement sous le berceau ou dans l'atelier. Diderot s'entretenait volontiers de M[lle] Collot, qu'il avait vu travailler tant de fois. La jeune fille n'était jamais oubliée par l'écrivain, comme si elle avait animé par sa présence l'habitation du sculpteur et apporté son charme et sa cordialité aux réunions où venaient tant d'amis. Diderot chargeait Falconet de l'embrasser non seulement pour lui, mais encore pour Grimm et pour Naigeon. Il avouait que, se trouvant saisi d'une extase soudaine, il avait tendu les deux bras vers l'endroit où M[lle] Collot se tenait d'habitude, en s'écriant : « Où est-elle à présent ?..... (2) ».

Il continuait à s'occuper d'elle et de ses affaires, aidé de M[me] Diderot. C'étaient des emplettes, des envois à lui faire, des sommes à remettre de sa part à son père, dont il ne pouvait plus découvrir l'adresse, et qu'il croyait mort. M[lle] Collot avait un jeune frère qui n'était pas en âge de gagner sa vie. Certes, on ne pouvait l'abandonner à lui-même ; Diderot lui avait fait apprendre à lire et à écrire, et l'avait placé comme apprenti à l'imprimerie Le Breton.

Diderot prodiguait les encouragements à M[lle] Collot ; il était pour elle un conseiller et un critique attentif. Il lui parlait de la pratique de son art et de la largeur d'idées nécessaire à tout artiste. Manifestant la plus grande foi en son talent, il voulait suivre de loin ses travaux. Il recevait, très à propos, des reproductions de ses œuvres : une copie du buste de l'Impératrice lui avait été envoyée. Ce cadeau, l'avait rempli de joie, bien que la sculpture eût souffert du voyage, et eût été un peu détériorée. Si l'œuvre n'avait pas conservé toute sa finesse d'exécution, il trouvait l'image de la souveraine digne de sa vénération, et il se promettait de la placer au centre de sa Bibliothèque.

Un écrivain tel que Diderot devait apporter une note un peu libre en s'adressant à la jeune artiste. Tout en se livrant à

(1) *Œuvres complètes* de Diderot, t. XVIII p. 221.
(2) *Œuvres complètes* de Diderot, t. XVIII, p. 247.

sa verve littéraire, et en s'abandonnant à son exaltation habituelle, il avait une tendance à aller assez loin et à dépasser la limite où il aurait dû se trouver retenu. Marie-Anne Collot et Falconet vivant côte à côte, il en concluait que cette communauté d'existence avait dû modifier les rapports qui existaient entre le maître et l'élève. En ami exempt de préjugés, en humoriste qui connaît les faiblesses humaines, il s'offrait à tous deux comme un confident, sans se préoccuper de savoir si ses hypothèses étaient bien ou mal fondées.

Il terminait une lettre par cette recommandation : « Adieu, mon ami ; adieu mon amie, embrassez-vous tous les deux pour moi ! » C'était une invitation assez directe, mais on pouvait encore croire à un simple badinage. Bientôt, il devenait plus pressant, plus compromettant pour Mlle Collot, qu'il appelait familièrement, nous ne savons pourquoi, de ce prénom, Mlle Victoire. Le nom de Marie-Anne lui semblait sans doute trop répandu et trop commun.

« Mon ami, s'écriait-il en s'adressant au statuaire, si vous ne faites pas le bonheur de cette enfant qui vous a suivi au diable, et que je l'apprenne, prenez-y garde, je ne vous le pardonnerais de ma vie. J'ai pensé me faire cent querelles, pour avoir osé soutenir que vous n'étiez pas époux. Ils le voulaient tous, ils en étaient sûrs. A cela, je ne répondais qu'une chose, c'est que je l'ignorais, et j'en concluais qu'il n'en était rien. »

On voit quelle était, dans le monde littéraire et artistique de ce temps-là, l'opinion courante sur Falconet et sur son élève. On aurait pu, sans doute, noter une grande disproportion d'âge entre l'un et l'autre ; le statuaire avait dépassé la cinquantaine. N'importe ; la distance qui séparait le maître et la jeune artiste était oubliée. Falconet n'avait pas été heureux en ménage, ou bien lui-même, nature brusque et sujette à maintes incartades, n'avait pas apporté le bonheur à sa femme. Il était peu endurant, il était orgueilleux et irascible, — le Jean-Jacques de la sculpture — le mot est de Diderot lui-même. On imaginait que le sculpteur s'était fait un second intérieur, et que l'amour avait sa place dans son atelier.

Nous ne suivrons pas Diderot dans chacune de ses digres-

sions. A quoi bon insister sur l'humeur fantasque du philosophe? Nous regrettons de ne pas posséder les réponses de Falconet; nous aimons à supposer qu'il se défendait avec vigueur contre les attaques ardentes de l'écrivain. Mlle Collot s'était mise à modeler le buste de Falconet, pour l'Impératrice de Russie. Il ne résultait pas, non plus, de la réalisation de ce travail, une preuve suffisante que le statuaire avait Marie-Anne pour maîtresse. Diderot n'en arrivait pas moins à cette conclusion : il disait avec assurance que Marie-Anne Collot ne pouvait manquer de le faire ressemblant, si elle le retraçait tel qu'elle le connaissait.

CHAPITRE DEUXIÈME

Collaboration avec Falconet. — Voyage de Diderot en Russie. — Pierre-Etienne Falconet, fils du statuaire. — Son mariage avec Marie-Anne Collot. — Le retour à Paris. — Falconet en Hollande — Dissentiments entre la femme et le mari.

Falconet, en poursuivant ses esquisses du monument de Pierre le Grand, était devenu mécontent de lui-même ; il ne voyait pas son œuvre prendre la forme définitive qu'il souhaitait. Il avait fait successivement trois ébauches de la tête ; il les avait communiquées au général Betski et à l'Impératrice, sans avoir pu les faire agréer. La figure de Pierre le Grand, nous le remarquerons, était assez ingrate ; comme Falconet se montrait découragé et se fatiguait de cette lutte, Mlle Collot lui dit vivement : « Je crois savoir ce qu'on veut de vous. Permettez-moi d'essayer de mon côté. » Le statuaire accepta ; Mlle Collot passa la nuit au travail et, le lendemain, elle montra à Falconet une ébauche qui obtint enfin les suffrages de Catherine.

La statue colossale, commencée par Falconet, fut terminée dans son atelier au bout de dix-huit mois de travail. Le cheval impétueux qui portait le Czar et frémissait sous lui, maintenu par son cavalier, était considéré comme une admirable création du sculpteur, et celui-ci avait sincèrement reconnu le concours de sa collaboratrice pour la tête de Pierre le Grand.

La nouvelle du succès de Falconet s'était répandue à Paris : on discutait avec passion, dans la société littéraire, l'œuvre du statuaire absent. Plus d'un confrère la dénigrait ; les gens du métier trouvaient à redire aux détails, ou mettaient en doute

la réussite finale du monument. Falconet était connu jusqu'alors plutôt par des productions gracieuses que par des œuvres vraiment fortes ; on supposait qu'il ne pouvait atteindre à l'énergie. Sans doute une composition de cette importance n'était pas de nature à être acceptée aisément. Diderot déclarait, quant à lui, qu'elle imposait silence à l'envie. Il ne parlait de rien moins que d'aller rejoindre son ami à Saint-Pétersbourg, où il était officiellement invité à se rendre par l'Impératrice.

Après avoir beaucoup promis, après avoir beaucoup hésité, Diderot arriva enfin en Russie, vers le milieu de l'année 1773. Il courut chez Falconet, dès qu'il eut mis le pied à Saint-Pétersbourg. Il sauta au cou du statuaire, il le pressa sur son cœur ; il baisa sa « belle amie » sur les deux joues : ce furent, entre les uns et les autres, les effusions les plus tendres.

Il paraît, à vrai dire, si nous en croyons Mme de Vandeul, dans les pages qu'elle a consacrées à la mémoire du philosophe son père, que Diderot éprouva un léger désappointement. Il avait compté sur l'hospitalité du statuaire ; or celui-ci venait de recevoir son fils, qui arrivait d'Angleterre. Le jeune homme était artiste lui-même et s'était adonné à la peinture. Falconet s'excusa de ne pouvoir accueillir son visiteur, comme il l'aurait souhaité. Diderot fut retenu par M. de Narishkin, et demeura dans sa maison, tant que dura son séjour.

Les deux amis se virent, néanmoins, d'une façon régulière, bien que Diderot eût l'âme ulcérée. Et comment auraient-ils pu vivre l'un sans l'autre ? Ils avaient besoin d'échanger encore leurs idées. Diderot, obéissant à de nouveaux entraînements, adressait, de Saint-Pétersbourg même, au statuaire des lettres admiratives, où il ne tardait pas à entonner aussi les louanges de Mlle Collot : « Hé bien ! s'écria-t-il, Mlle Collot sait mieux faire le portrait que vous ! Chacun a son talent, d'autant plus restreint qu'il est plus grand. Vous avez fait mon buste ; Mlle Collot le fit une seconde fois après vous : vous fûtes curieux de comparer votre travail avec le sien. Voilà les deux bustes exposés sous vos yeux : le vôtre vous paraît médiocre en comparaison du sien ; vous prenez un marteau, et vous

brisez votre ouvrage. Allez, mon ami, celui qui est capable de cet acte de justice est né pour beaucoup d'autres procédés que la multitude n'appréciera jamais bien ! »

On voit combien le philosophe conservait de vive estime et de chaude sympathie pour Mlle Collot : de ce côté aucun refroidissement, et toujours le même ton admiratif ! L'élève de Falconet attirait, au reste, à elle tous les suffrages. Voici un autre témoignage, que nous citerons, et qui nous paraît des plus précieux. Le peintre Roslin, né en Suède et qui vivait à Paris, où il avait pris rang parmi les maîtres du portrait, était venu, lui aussi, à Saint-Pétersbourg, pour tirer parti de son pinceau. Il avait fait ses adieux à l'Académie de Peinture dont il était membre, en 1774, et il écrivait en novembre 1776, à Jean-Baptiste Pierre, directeur de la Compagnie, la lettre suivante :

« Mademoiselle Collot qui est pénétrée de toutes les honnêtetés que vous avez eu la bonté de lui faire pendant son séjour à Paris, me charge de la rappeler à votre souvenir et de vous témoigner combien elle est sensible et reconnaissante de vos procédés à son égard. Elle vient de présenter à l'Impératrice deux bustes en marbre qu'elle a faits de S. A. I. le Grand-Duc et de feu S. A. I. la Grande-Duchesse, qui ont eu le plus grand succès et qui auraient un mérite distingué, à côté des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Elle vient, en outre, de commencer un ouvrage, dont certainement on ne la soupçonne pas capable, n'étant pas du ressort des études qu'elle avait faites jusqu'ici, et dont, si elle réussit, elle nous fera à tous un grand plaisir. Il m'est défendu de vous en dire davantage encore. M. Falconet vous prie d'agréer les assurances de son estime et de son attachement, et vous remercie de tout son cœur de l'accueil que vous avez fait à son élève, qui le mérite autant par son talent que par sa conduite pleine d'esprit et d'honnêtetés à tous égards (1). »

(1) Cette lettre a été publiée dans les *Nouvelles Archives de l'Art Français*, t. IV., p. 392. Il est question, dans ce document, d'un ouvrage dont on ne croyait pas Mlle Collot « capable ». Nous ne saurions dire s'il s'agit encore de la réalisation définitive du monument élevé à Pierre le Grand, ou si Roslin fait allusion à un autre travail au sujet duquel nous n'avons point de renseignement.

Diderot, en continuant ses relations avec Falconet, avait vu poindre un roman tout différent de celui qu'il croyait surprendre, et d'un caractère autrement sérieux, entre le fils du statuaire et Marie-Anne Collot. Falconet père n'était pas étranger à la préparation du lien qui allait se nouer. Son fils avait besoin d'être fixé : c'était une nature versatile et légère. Né à Paris, le 6 octobre 1741, il était à l'âge où l'on doit prendre une résolution, et il avait jusqu'à ce moment beaucoup trop couru le monde.

A Londres, il avait été élève de Reynolds, ami lui-même de Falconet. Il avait trouvé à peindre, en Angleterre, plusieurs portraits, grâce aux conseils et à l'influence de son maître. Diderot nous a appris, dans ses lettres, qu'il ne vivait pas en parfait accord avec son père, et qu'il s'était sauvé de sa maison. Le philosophe remplissant, comme il convenait, le rôle d'intermédiaire, s'était mis à intercéder en sa faveur.

On pouvait reprocher à Pierre Falconet de ne pas aimer assez le travail. Marie-Anne Collot aperçut sans doute les défauts de ce caractère. Avait-elle confiance en elle, au point d'espérer que son influence pourrait le rendre meilleur ? Tout nous indique qu'elle hésita, avant de donner sa main à ce prétendant, dont il lui était bien difficile d'éviter la poursuite. Circonvenue de toutes parts, elle finit par accepter le projet de cette union qui la faisait entrer dans la famille du statuaire. Le mariage eut lieu en 1777 ; nous voyons, quant à nous, la trace des hésitations de Marie-Anne dans certaines réserves qu'elle apporta dans son contrat, agissant, peut-être, de concert avec Falconet père. Les libéralités de l'Impératrice, plus encore que les sommes qu'elle avait gagnées, lui avaient formé une dot assez ronde. Elle s'était refusée à vouloir être commune en biens avec son mari.

Lorsque cet événement se produisit, le séjour de Falconet en Russie tirait à sa fin. Malgré la faveur qu'il avait rencontrée auprès de Catherine II, il avait vu se dresser contre lui de sourdes résistances, en voulant hâter l'inauguration du monument auquel il avait attaché son nom. La fonte se faisait attendre ; pendant plus de deux ans, il demeura inactif,

patientant jusqu'à l'arrivée du fondeur. Afin d'occuper ses loisirs, il se mit à traduire les livres de Pline, en y joignant ses commentaires. Il avait épilogué sur l'auteur latin, dans ses lettres à Diderot. Au xviiie siècle, ce genre de travail n'avait rien de surprenant chez un artiste.

Le fondeur, qui avait été demandé pour l'aider, étant arrivé à Saint-Pétersbourg, Falconet ne put s'accorder avec lui. Le mouvement que le statuaire avait donné à son cheval exigeait une réalisation matérielle toute particulière. Il fallait que la coulée fut légère pour la masse énorme, qui avait été employée pour représenter la figure de Pierre le Grand, et qui pesait sur le coursier colossal. Ne comprenant pas les visées de l'artiste, ou croyant qu'il était impossible de traduire sa conception, le fondeur résista, et fut obligé de s'arrêter dans l'exécution de sa tâche.

Falconet prit enfin le parti de fondre sa statue lui-même, à l'exemple de plusieurs sculpteurs illustres d'Italie. Cette opération était des plus difficiles, vu les dimensions de l'œuvre ; la figure et le cheval devaient être coulés d'un seul jet. Le feu ayant été trop violent, Falconet ne put réussir qu'à obtenir la partie inférieure du monument. Il ne se déclara point vaincu dans cette tentative, et renouvelant l'expérience, il produisit une seconde fonte et parvint à amalgamer les deux moitiés de son œuvre. Lorsqu'il s'agit, après avoir terminé ce travail, de régler avec le général Betski les frais qui lui revenaient pour cette longue besogne, il éprouva de nouvelles difficultés qui achevèrent de l'irriter. Il se décida à quitter la Russie, avant d'avoir vu son monument s'élever à la place qui lui était assignée. Il fit brusquement ses adieux à Catherine II, et s'éloigna de cet empire du Nord, où sa réputation s'était encore augmentée, et où il avait vécu heureux et considéré, durant près de douze ans.

Falconet, en quittant Saint-Pétersbourg, se rendait en Hollande. Le prince Galitzin, après avoir été longtemps ambassadeur à Paris, occupait, à ce moment, le poste de La Haye; il attirait l'illustre statuaire à la cour du Stathouder.

La belle-fille de Falconet n'avait pu l'accompagner, retenue

à Saint-Pétersbourg par un état avancé de grossesse. Son mari était demeuré quelques mois avec elle, puis il était parti précipitamment pour Paris. S'ennuyait-il en Russie ? Voulait-il reprendre certaines attaches de sa vie de garçon, qui n'étaient pas totalement rompues ? Nous trouvons dans sa conduite quelque chose d'inexplicable.

Devenue mère d'une petite fille, Mme Falconet dut se consacrer d'abord à son enfant. Elle se proposait de partir pour Paris, dès que le voyage lui serait possible et que sa fillette serait en état de le supporter. Son mari lui demandait, d'une façon pressante, de venir le rejoindre. Elle se mit en route, et arriva enfin à Paris en novembre 1778.

Il est probable que, dès le début, l'union ne régna pas dans le ménage. Mme Falconet eut à souffrir des légèretés et des écarts de son indigne mari. Elle s'apercevait qu'elle lui était devenue complètement indifférente, malgré tous ses efforts. La femme artiste rencontra plus d'un froissement et fut forcée de passer par quelques douloureux sacrifices.

Son beau-père, que ses travaux retenaient à La Haye, lui donnait affectueusement de ses nouvelles. Nous avons une de ces lettres, qui abonde en détails familiers, et où le maître sculpteur semblait encore lui parler à peine de son installation (1). Il avait fait un petit voyage en Frise, il avait eu le mal de mer, et il venait de recevoir les caisses qui contenaient les objets rapportés de Russie.

Ces caisses n'étaient pas toutes en bon état, en parvenant à leur destination. Une partie des livres était perdue ; Falconet constatait qu'une tête de marbre, ouvrage de Marie-Anne Collot, était arrivée dans ce bagage, mais les plâtres avaient été détrempés par l'eau de la mer. Il lui apprenait qu'une table de toilette, dont elle faisait usage, n'était plus bonne qu'à être jetée au feu. S'arrêtant à d'autres particularités domestiques, passant aux ustensiles de ménage, le statuaire annonçait à sa

(1) Voir le texte de cette lettre à l'Appendice. Le document que nous citons ici fait partie des archives du Musée historique Lorrain, de Nancy. Nous dirons plus loin, en reproduisant d'autres pièces, comment ces textes sont parvenus au Musée ; M. Charles Cournault a bien voulu nous en donner communication.

belle-fille que « son moulin à café, heureusement, n'avait reçu aucun dommage ».

Falconet faisait allusion à un bruit qui avait couru à Paris ; on avait dit qu'il était sur le point de prendre femme. Il se divertissait fort de cette supposition, et engageait sa belle-fille à en rire.

Une commande se préparait pour elle, grâce à l'entremise de la princesse Galitzin. Il s'agissait d'exécuter en marbre les bustes du prince et de la princesse d'Orange. Le Stathouder était alors Guillaume V de Nassau; il avait pour femme Frédérique-Sophie-Wilhelmine, née princesse de Prusse. Falconet engageait Marie-Anne à n'être point timide, et à demander à sa protectrice son influence pour la prompte exécution de l'ouvrage promis.

Dans cette lettre écrite sans trop d'ordre, et où l'on retrouve les entraînements de l'artiste, Falconet effleurait bien des sujets, et y montrait aussi ses admirations et ses préférences en matière d'art. Se trouvant en Hollande, cette terre classique de la peinture, il ne pouvait manquer de jeter les yeux sur les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Falconet avait été profondément touché par les tableaux de Van der Helst, conservés à Amsterdam ; il trouvait que l'art du portrait n'avait jamais produit rien d'aussi vrai, et il regrettait que Marie-Anne ne fût point à ses côtés, pour contempler de pareilles toiles. Mais il espérait bien qu'elle ne tarderait pas à venir, et que tous deux verraient ces belles œuvres ensemble. Nous aimons à suivre ces sensations d'artiste, à noter ces extases sincères chez l'homme du XVIII[e] siècle. Falconet ajoutait à sa lettre quelques conseils qui avaient trait à la marche à suivre pour arriver à l'Académie de Peinture, où évidemment sa belle-fille était digne d'entrer. Il faisait quelques allusions, fort discrètes, au défaut d'entente qui s'était produit entre elle et son fils, ne connaissant probablement qu'en partie le désaccord qui commençait à les séparer. Il recommandait à Marie-Anne de veiller sur sa santé et de marquer le moins d'humeur qu'il lui serait possible à son mari.

La désunion, hélas ! devait s'accentuer, et la situation

allait bientôt prendre une tournure irrémédiable. Ce n'étaient pas des conseils venant de La Haye, qui pouvaient calmer les dissentiments et empêcher la brouille de s'aggraver.

C'est alors que se place un incident d'une nature pénible, un épisode intime qu'il aurait mieux valu ne pas rencontrer dans cette biographie. Nous enregistrons le fait comme à regret, voyant Marie-Anne Collot se butter à une aussi misérable et aussi fâcheuse aventure.

Le mari avait infligé à sa femme, entrant à peine dans son intérieur, un affront qui ne se pardonne pas, la présence d'une maîtresse. Quoi qu'il en soit, après les explications les plus vives, après des scènes de violence où elle se heurtait à un dédain qui devenait cynique, l'épouse offensée perd la tête, et bien décidée à rompre avec son mari, va porter ses griefs chez le commissaire.

Voici quelques passages de la déposition où Mme Falconet aisait pour l'avenir de si douloureuses et si graves confidences (1) :

L'an 1779, le mercredi 14 juillet du matin, est comparue demoiselle Marie-Anne Collot, femme non commune en biens, par son contrat de mariage, du sieur Pierre-Etienne Falconet, bourgeois de Paris, y demeurant rue d'Anjou-Saint-Honoré, laquelle nous a rendu plainte et dit qu'elle a épousé ledit sieur Falconet en 1777...

Le jour même de l'arrivée de la plaignante à Paris, son mari lui présenta une personne en lui disant qu'il espérait qu'elle en feroit son amie. Cette demoiselle paroissoit avoir du goût pour les arts et étoit d'une société agréable ; cette liaison lui parut toute simple et les soupçons que la conduite de son mari faisait naître, ne tombaient pas sur elle. La plaignante étoit persuadée que son mari avait des mœurs et ne se seroit jamais doutée qu'il eût voulu l'associer à son déshonneur, ni mettre sa sensibilité à une pareille épreuve. Un mois se passa de cette manière. Cette demoiselle venoit tous les jours, et, excepté quelques familiarités, qui se prenoient en présence de la plaignante, son mari avait beaucoup d'égards pour elle. Enfin les soupçons de la plaignante furent confirmés lorsque, informée du personnage indigne que son mari lui faisoit jouer, elle apprit

(1) Ce document, communiqué par M. Émile Campardon, a été publié dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français* (octobre 1877).

que cette même fille étoit connue publiquement pour être entretenue par un abbé, que la liaison de son mari avec cette fille étoit aussi publique et qu'il étoit aussi surprenant qu'elle, plaignante, se prêtât à cette infamie. On l'informa aussi que son mari avait répandu dans leurs connoissances, que c'étoit une convention faite entre eux, qu'ils avaient fait un mariage d'intérêt, et qu'ils étoient convenus de se laisser respectivement toute liberté...

Mme Falconet reprochait encore à son mari d'avoir dissipé ses revenus, en abusant d'une procuration qu'elle lui avait donnée. Elle l'accusait enfin d'avoir proféré de violentes menaces contre elle, et d'avoir mis deux fois l'épée à la main, en prétendant qu'elle devait lui donner de l'argent :

Il n'y a sorte de mauvais procédés qu'il ne lui ait fait éprouver, déployant un caractère de violence dont elle ne l'auroit jamais cru capable. Il l'a injuriée et même frappée sans aucun motif; il a cherché à la détruire par des calomnies atroces dans l'opinion des personnes honnêtes qui s'intéressent à elle ; il a fait furtivement un voyage en Hollande auprès de son père pour le prévenir contre elle, après avoir obtenu d'elle qu'elle ne lui écriroit pas le désordre de sa maison ; enfin il s'est porté aux menaces les plus affreuses contre elle, comme de lui brûler la cervelle, de ne retarder sa mort que pour lui faire prouver les plus cruels tourmens, de lui ôter même la seule ressource qui puisse la distraire des chagrins qu'il lui cause, en l'empêchant de travailler et de continuer un état qui lui donne quelque considération, de chasser ceux qui viendroient chez elle, de casser ses ouvrages, etc. Il y a trois semaines qu'il arriva tout en fureur dans l'appartement de la plaignante et lui ordonna de la manière la plus effrayante de sortir promptement de la maison, parce qu'autrement il ne répondoit pas de ce qui pourroit arriver dans les accès de colère que lui inspireroit sa présence. Les menaces les plus horribles suivirent ce propos ; il ne parloit pas moins que de l'empoisonner ou de l'assassiner, et elle fut trop heureuse de pouvoir se retirer dans un cabinetdont elle ferma la porte sur elle pour se soustraire à sa violence. Si les domestiques n'ont pas précisément vu cette scène, ils l'ont sans doute entendue et elle ne peut douter qu'ils n'en déposent s'ils sont assignés...

Ce lamentable procès-verbal est, on le voit, des plus probants. La malheureuse femme avait dû s'éloigner du domicile conjugal ; elle dit, en effet, dans sa longue déposition, qu'elle

s'était retirée chez la princesse Galitzin, alors à Paris. La vie commune était devenue, de tous points, intolérable.

Quelles furent les suites de cette affaire ? Malgré l'ardeur apportée par Mme Falconet, nous pouvons supposer, comme cela arrive bien des fois, que tout finit par une réconciliation quelque peu forcée, ou peut-être par une sorte de séparation à l'amiable.

Si Falconet père s'était trouvé à Paris, il aurait probablement empêché sa belle-fille de passer à de pareilles extrémités. Peu soucieuse de vivre avec un mari débauché et brutal, Mme Falconet ne songeait qu'à rejoindre son beau-père à La Haye. Elle allait y travailler aux bustes du Stathouder et de la princesse d'Orange, et trouver enfin la paix dans le recueillement que donne le travail.

Mme Falconet avait modelé, pendant son séjour à Paris, un beau portrait de Godefroi de Villetaneuse. Ce buste fut remarqué de ceux qui s'intéressaient aux arts. Comme il avait été exécuté en l'absence du maître, occupé en Hollande, on ne pouvait accuser Marie-Anne Collot de recourir à son ciseau. L'œuvre répondait, d'une manière éclatante, à certaines calomnies, qui avaient frappé le talent de la femme artiste.

Lorsque Mme Falconet fut arrivée à La Haye, elle y trouva un accueil empressé et les mêmes succès qu'à Saint-Pétersbourg. Elle s'acquitta avec talent des ouvrages qui lui étaient confiés. Elle exécuta, en Hollande, le buste du célèbre médecin Camper, buste qui fut plus tard fondu en bronze à Paris. Mme Falconet avait ramené de Saint-Pétersbourg une petite Russe qu'elle appelait *Machinka*, diminutif de *Macha*, qui veut dire Marie. Le docteur Camper vaccina cette enfant, dont la précoce intelligence charmait tout le monde, et l'artiste, dans un mouvement de reconnaissance, offrit au médecin de le portraiturer. Celui-ci était mêlé depuis longtemps au monde scientifique et philosophique par ses travaux et ses écrits. Il était venu en France et avait conservé des relations suivies avec Buffon et quelques-uns de nos savants. Anatomiste renommé, il avait examiné les formes des crânes qui caracté-

risent les diverses races humaines (1). Il avait adressé à l'Académie d'Amsterdam deux discours où il poursuivait l'étude des passions de l'homme, d'après les traits du visage. Ses œuvres furent traduites en français; Condorcet a écrit son éloge, et certaines de ses recherches ne devaient point paraître indifférentes aux artistes (2).

Falconet et sa belle-fille revinrent tous deux à Paris en 1781. La Hollande ne les avait pas retenus longtemps; Falconet se trouvait, d'ailleurs, un peu fatigué de la vie errante qu'il menait depuis tant d'années. Il estimait que son œuvre de statuaire était terminé, et il songeait à recueillir les idées originales qu'il avait émises plus d'une fois sur l'histoire, la théorie et la pratique de son art.

Il avait déjà publié, en 1761, ses *Réflexions sur la Sculpture;* c'était une conférence à l'Académie de Peinture. Il avait donné à l'*Encyclopédie*, où il lui était si facile de collaborer, un article sur la *Sculpture*, article qui ne pouvait être que très personnel. Mis en goût par sa traduction de Pline, il était tout prêt à continuer et à se doubler d'un écrivain, et il avait commencé, pendant son séjour en Hollande, à faire paraître quelques-uns de ses ouvrages. Le prince Galitzin l'avait, du reste, vivement encouragé à poursuivre cette publication, qui s'était faite grâce à ses soins et avec son patronage (3).

On peut retrouver l'esthétique de Falconet dans ses écrits. Il a développé un certain nombre de jugements qu'il s'était borné à formuler tout d'abord. Il s'est occupé de questions de pure technique et de procédés matériels. Se livrant à son goût pour la polémique, il a pris à partie, à propos de certaines opinions qu'ils avaient exprimées, Voltaire, Algarotti et Lessing. Il a décoché quelques traits à Linguet, par qui il avait été attaqué, et l'a traité de folliculaire; c'était l'injure

(1) CAMPER (Pierre). *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes de différents pays et de différents âges*, traduit du hollandais par Quatremère d'Isjonval. Utrecht, 1791, in-4°, avec planches.

(2) Les œuvres de Pierre Camper ont été traduites et éditées en trois volumes in-8 avec atlas. Paris 1803.

(3) Quelques-uns des ouvrages de Falconet parurent en Hollande, et en Suisse, à Lausanne, 1781.

en vogue, vers la fin du XVIIIe siècle, dans le monde des gens de lettres. Falconet ne pouvait manquer de s'occuper de lui-même. Il a exposé les difficultés qu'il avait eu à vaincre, lors de l'érection de sa statue, et il a raconté son différend avec le ministre de l'Impératrice Catherine.

Nous remarquons dans ses écrits, quelques mots sur le talent de sa belle-fille. Il y parle de la tête de Pierre le Grand, modelée par celle-ci : « Ce portrait hardi, colossal et *touché de caractère* est de Mlle Collot, mon élève, aujourd'hui ma bru. » Falconet, à l'encontre de plusieurs de ses confrères, croyait que les femmes pouvaient se faire une place honorable dans le domaine de l'art. Il ajoutait qu'une seule s'était distinguée dans la sculpture : c'est à Mlle Collot, on le devine, qu'il faisait allusion.

Notre statuaire s'était retiré à Châtenay, dans une propriété qu'il avait achetée. Il se tenait là, un peu à l'écart du mouvement artistique et littéraire, ce qui peut surprendre après le long séjour qu'il avait fait à l'étranger.

Pendant ce temps, il n'était pas totalement oublié en Russie, et lorsqu'il se plaignait de l'entourage de Catherine, la grande Impératrice lui donnait une marque de bon souvenir. Elle lui envoyait une médaille d'or et une médaille d'argent, et deux jetons commémoratifs.

Falconet, obéissant à un sentiment qui l'honore, rapportait aussitôt à sa belle-fille une part de la faveur qui lui était faite; il lui attribuait ce qui lui revenait dans le cadeau impérial, et lui adressait une lettre, où il rappelait sa collaboration à son œuvre :

Mademoiselle et chère fille,

Vous avez fait la belle tête colossale de Pierre Ier, et selon mes moyens et l'opinion que j'avais de ce portrait, je vous priai d'accepter ma reconnaissance pour cette preuve de votre zèle et de votre talent ; il me parut même que vous fûtes satisfaite de votre honoraire. L'Impératrice venant de m'envoyer une grande médaille d'or et une pareille d'argent, je me flatte que vous voudrez bien agréer et conserver celle-ci. S. M. I. y ayant ajouté deux jetons, relatifs à l'époque, il est clair que chaque objet étant

double, je ne fais que me conformer à ses intentions, en joignant un des jetons à votre médaille. Je voudrais que le tout fût d'or, je partagerais également, et ce serait encore peu de chose, pour l'ouvrage qui subsiste à Saint-Pétersbourg. Mais le tems, l'éloignement, l'attention de l'Impératrice et d'autres circonstances y ajoutent beaucoup de prix. Vous ne me devez donc aucun remerciement, et c'est au souvenir de cette souveraine que nous sommes tous deux redevables...

Falconet transcrivait ensuite un extrait de la lettre d'envoi, adressée au nom de Catherine II, au prince Galitzin, et signée de M. Besborudko, secrétaire du cabinet. Dans cette lettre, il était dit que l'Impératrice voulait donner à Falconet une nouvelle preuve de l'approbation dont elle honorait son talent, et du cas qu'elle faisait de l'ouvrage que possédait Saint-Pétersbourg.

L'homme passionné qu'était Falconet reparaissait, dans quelques réflexions. Il remarquait le tact de l'Impératrice, choisissant pour s'adresser à lui un autre intermédiaire que son Directeur des Beaux-Arts, et il ajoutait, en rappelant avec amertume, les difficultés qu'il avait rencontrées :

Vous n'avez pas oublié sans doute les persécutions sourdes et à découvert que j'éprouvai pendant la durée de mon ouvrage, et vous savez combien M. de Betski s'y distingua, comment il travailla de son mieux à me faire perdre la bienveillance de l'Impératrice ; tout cela vous est peut-être plus présent qu'à moi-même, qui en ai presque oublié les détails. Hé bien, vous voyez que, malgré tant de poison versé, celle qui nous a un peu connus ne nous oublie pas encore et qu'au moment où nous y pensions le moins, nous recevons une marque de son souvenir : vous voyez aussi que c'est par une autre voie que celle de M. de Betski.

La lettre était datée de Châtenay, le 31 janvier 1783 ; le statuaire la signait ainsi :

Je suis très sincèrement,
Madame et chère fille,
Votre très affectionné père et ami.
FALCONET (1).

(1) Archives du Musée Historique Lorrain, de Nancy.

Vers la fin de 1783, la santé de Falconet se trouva subitement ébranlée par une violente attaque, qui le laissa paralysé du côté droit. Lorsqu'il ressentit les atteintes du mal, il se préparait à partir pour un voyage en Italie. Après avoir parcouru les pays du Nord, il avait envie de visiter Florence, Venise et Rome. Il avait demandé, comme autrefois quand il se proposait d'aller à Saint-Pétersbourg, l'autorisation officielle qui devait lui permettre de s'absenter. Son congé lui avait été naturellement accordé (1). Le projet dont se berçait la vieillesse de Falconet, ne devait point, malheureusement se trouver réalisé, à la suite de cet événement.

Au milieu de cette nouvelle épreuve, la belle-fille du statuaire, retenue par son devoir auprès de lui, lui montra le plus noble dévouement. Un ami de Falconet, P. C. Lévesque, qui le connut en Russie, où il était allé le trouver sur la recommandation de Diderot, celui-là même qui a revu et publié, dans une édition complète, les œuvres littéraires et les manuscrits du statuaire, a parlé dans sa préface des soins qui lui furent prodigués par sa vaillante élève, dont l'affection ne se démentait pas. « Elle fut, dit-il, la garde assidue de son beau-père, pendant toute la durée de sa maladie, d'autant plus digne d'admiration dans sa longue patience que l'humeur naturellement difficile de Falconet, dans l'état de santé, l'était devenue davantage dans l'état de maladie, et qu'il paraissait même souvent se faire un peu de malice d'exiger des soins inutiles. On pouvait être sûr qu'il avait un besoin pressant de sa bru, dès qu'il soupçonnait qu'elle recevait quelque visite d'ami, ou qu'elle se livrait à quelque distraction (2). »

Falconet survécut huit ans au terrible accident qui l'avait frappé ; il eut une vieillesse assez triste. Il mourut, le 24 jan-

(1) *Nouvelles Archives de l'Art français*, t. VI. p. 56

(2) *Œuvres complètes d'Etienne Falconet*, adjoint à recteur de la ci-devant Académie de Peinture et de Sculpture de Paris, honoraire de celle de Saint-Pétersbourg, etc., précédées de la Vie de Falconet, par P. C. Lévesque, membre de l'Institut de France et de la Légion d'honneur, professeur de Morale et d'Histoire au Collège de France, Paris, Dentu. 1808.

vier 1791, âgé de soixante-quinze ans (1). Marie-Anne Collot perdit son mari, peu de temps après ; ce dernier avait cessé de peindre, depuis plusieurs années ; ce n'était pas, pour faire comme son père, pour transporter l'activité de son esprit sur un autre point. L'artiste n'était pas parvenu à donner des preuves soutenues de son talent et à se faire un nom.

On conserve, au Cabinet des Estampes, à côté de quelques gravures d'après les œuvres de Falconet, une lithographie de la statue de Pierre le Grand. Cette reproduction est précédée de quelques lignes, émanant d'une personne qui paraît bien renseignée sur les faits et gestes de la famille du sculpteur. Nous y lisons sur le fils cette appréciation, qui équivaut à un passage de biographie : « Pierre-Etienne Falconet avait dans sa jeunesse un pinceau qui lui présageait des succès, mais héritier certain d'une fortune qui suffisait à ses désirs, il ne cultiva la peinture qu'en amateur agréable. » Ce jugement nous paraît très péremptoire. Pourquoi y ajouter aucune autre réflexion ? Il n'y a pas de reproche aussi cruel à adresser à un artiste que de le traiter d'amateur.

(1) La mort de Falconet est enregistrée en ces termes, dans les *Procès-Verbaux de l'Académie de Peinture :* « Séance du 29 janvier 1791. — En ouvrant la séance, le secrétaire a notifié la mort de M. Etienne-Maurice Falconet, sculpteur, ancien recteur de l'Académie, associé libre de celle de Saint-Pétersbourg, décédé dans la 75e année de son âge.

CHAPITRE TROISIÈME

La Révolution. — Mme Falconet en Lorraine. — Mariage de sa Fille. — Mme de Jankowitz et le Musée Lorrain. — Œuvres de Mme Falconet à Nancy et en Russie.

On se trouvait, lorsque Falconet mourut, au fort de la Révolution. Une femme devenue veuve, ayant auprès d'elle sa petite-fille, qui grandissait, se trouvait exposée à des émotions redoutables. Mme Falconet n'était certainement pas rassurée ; on aurait pu croire, après ses travaux en Russie, qu'elle était aristocrate, ou qu'elle entretenait des intelligences avec les ennemis de la France. Le souvenir des faveurs, si nombreuses et de si haut prix, qu'elle avait reçues de l'Impératrice Catherine, suffisait amplement pour la faire soupçonner.

Un jour, elle entendit de son appartement des clameurs plus horribles que d'habitude. Lorsqu'elle voulut voir ce qui se passait au dehors, elle aperçut une tête de femme, tout ensanglantée, que des sans-culottes promenaient au bout d'une pique. L'amie de Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, avait été la victime des septembriseurs. Ce spectacle navrant laissa un tel saisissement à Marie-Anne Collot qu'elle prit la résolution de quitter Paris.

Les femmes artistes de cette époque ne se familiarisaient pas aisément avec les excès et les dangers de la Révolution. Mme Vigée-Lebrun a raconté, dans ses *Souvenirs*, comment elle avait fui de Paris, au moment où le peuple venait de contraindre la famille royale à abandonner Versailles. Comme peintre de la Reine, elle s'était demandé si on ne la prendrait pas pour une royaliste; elle avait entendu de grossiers propos, elle s'était trouvée en butte à des menaces. Effrayée par une invasion de gardes nationaux dans sa maison, elle prit la

diligence et se sauva pendant la nuit. Elle traversa la France en toute hâte, se retira en Italie, et passa de là en Autriche et en Russie.

Mme Falconet avait acheté, en 1791, sur sa propre fortune, le domaine de Marimont, en Lorraine, situé entre Dieuze et Château-Salins, et qui appartenait auparavant au duc de Richelieu. Ce gentilhomme avait émigré, au début de la Révolution ; il avait pris du service dans les armées de Catherine II et devait devenir gouverneur d'Odessa. A Marimont, Mme Falconet retrouvait un beau château et des terres étendues. Elle se réfugia dans cette propriété comme dans un asile où elle se promettait de vivre paisiblement, avec sa fille âgée alors de quatorze ans.

Il n'était pas beaucoup question, pour elle, de reprendre l'ébauchoir. Elle l'avait laissé tomber trop souvent de ses mains, lorsqu'elle entourait son beau-père de ses soins, et qu'elle assistait, à Paris, à un bouleversement social qui n'était guère favorable à l'incubation d'une œuvre. Nous ne connaissons, en effet, aucun morceau datant de ce temps.

Nous citerons ici de nouveau le biographe de Falconet, Lévesque :

« Mme Falconet, dit-il, après avoir passé huit ans, dans le triste et respectable état de garde-malade, n'a pas cru devoir reprendre un art dont elle avait si longtemps négligé la pratique. » Il ajoute, au sujet de son départ et de sa retraite à Marimont : « Elle a emporté les regrets de ses amis, en se retirant dans un bien de campagne, dont elle avait fait l'acquisition (1) ».

Dans ce domaine, Mme Falconet recevait quelques voisins : elle avait distingué, parmi ses nouveaux amis, un jeune gentilhomme, Stanislas de Jankowitz de Jezenicze, dont le père était venu se fixer en Lorraine, à la suite du roi Stanislas. Celui-ci l'avait choisi comme contrôleur général de sa maison : il en avait fait l'intendant de ses palais de Nancy, Lunéville, Commercy et Bar-le-Duc. Les Jankowitz étaient d'origine

(1) *Œuvres complètes* de Falconet. — Voir l'Introduction.

hongroise ; ils avaient été entraînés en Pologne, à la suite d'événements politiques. Stanislas, après avoir perdu son royaume, obtenait comme compensation la souveraineté viagère des duchés de Lorraine et de Bar. Il était naturel qu'il conservât autour de lui ses plus anciens partisans, ceux qui s'étaient dévoués à sa cause.

Le fidèle serviteur, qu'avait honoré la confiance de son souverain, reçut du monarque exilé, du prince que soutenait son alliance avec Louis XV, plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec succès. Lorsqu'il eut un fils, l'enfant fut tenu sur les fonds baptismaux, par le roi et la princesse Osolinska.

La vie s'était ouverte, sous de riants auspices, pour Stanislas de Jankowitz. Né à Lunéville en 1763, il avait un peu moins de trente ans et tout révélait en lui une nature sérieuse et un esprit distingué.

Gagnée peu à peu par les premières prévenances, Mme Falconet en vint naturellement à penser qu'il était un mari tout indiqué pour sa fille.

Les femmes qui venaient d'assister aux brutales péripéties de la Révolution, avaient dans leurs idées plus de maturité. Mme Falconet se demandait comment elle pourrait éviter à son unique enfant les douleurs d'une union où les caractères sont mal assortis ? Elle ne voulait pas, d'autre part, que sa fille épousât un homme nouveau, peut-être un « jacobin ». Nous pourrions dire que Mme Falconet était tout à fait ancien régime, dans ses préférences.

En cette année 1792, malgré les préoccupations de tous genres qui pesaient sur les esprits, les fiançailles furent conclues à Marimont. La fille de Mme Falconet n'avait pas encore quinze ans ; il en fut pour elle comme pour certaines unions de dauphins de France avec des princesses étrangères, unions amenées par la raison d'Etat. Le fiancé promit d'attendre, avant de devenir le mari.

Le gendre de Mme Falconet était digne de tous points de l'estime que celle-ci lui avait témoignée. Il passa à Marimont une grande partie de la Révolution. Il ne lui était guère permis,

se tenant en dehors de l'ordre de choses établi par la République, de faire alors emploi de ses capacités. Sous le Consulat et au commencement de l'Empire, il s'était mis un peu plus en vue; il disposait déjà d'une certaine influence et il devint, en 1814, membre du Conseil général de la Meurthe.

L'Invasion lui fournit l'occasion de jouer un rôle patriotique des plus honorables. Le département de la Meurthe avait été frappé d'une contribution de guerre par les puissances alliées. Il reçut des autorités la mission d'aller réclamer à Paris contre l'exagération de la somme imposée, qui s'élevait à deux millions. Il comptait sur l'Empereur Alexandre, auprès duquel le nom de Jankowitz et celui de Falconet pouvaient être une puissante recommandation. L'Empereur l'accueillit, en effet, favorablement ; le délégué fut assez heureux pour obtenir une partie du dégrèvement qu'il avait demandé.

Ce fut un bienfait d'une portée considérable, pour des populations voisines de la frontière, et qui avaient beaucoup souffert. Le nouveau gouvernement récompensa Stanislas de Jankowitz de l'issue de cette négociation, en lui confiant les fonctions de préfet par intérim. Louis XVIII, satisfait de ses services, lui accorda, peu de temps après, le titre de baron, en constituant en majorat le domaine de Marimont. Enfin, en 1815, les électeurs du collège de Château-Salins le choisirent pour leur représentant à la Chambre des députés. Mme Falconet assistait, avec une joie extrême, au succès de son gendre ; il fut réélu, en 1820, sans opposition. Sa fille n'avait jamais cessé d'être heureuse ; aucun nuage ne troublait cet intérieur. La mère se sentait doucement vieillir ; elle pratiquait la bienfaisance, elle était la châtelaine de Marimont et la providence de ses voisins.

Après avoir passé une vieillesse honorée, Mme Falconet s'éteignit à Nancy, le 23 février 1821, dans sa soixante-treizième année. La mourante ne regrettait pas d'avoir abandonné la poursuite de la gloire. Elle pouvait s'endormir du dernier sommeil, sans conserver aucune crainte au sujet des siens.

Un événement douloureux devait, hélas ! se produire encore dans la famille de Mme Falconet : son petit-fils, le fils unique du baron de Jankowitz, Selmin, mourut des suites d'un accident de chasse. Le père désolé abandonna son titre de représentant de la Meurthe. Ni lui, ni la baronne ne voulurent plus vivre à Nancy, ni à Marimont ; ils allèrent se fixer à Versailles.

La descendance de Mme Falconet ne devait donc pas se perpétuer. Le baron de Jankowitz mourut en 1847 ; sa veuve vécut, presque seule, absorbée dans ses souvenirs, ayant le culte de sa mère et de son grand-père, et réunissant autour d'elle tous les objets qui leur avaient appartenu. A sa mort, survenue en 1865, elle laissait au Musée Lorrain ces richesses artistiques (1). Les papiers de famille, les archives intimes, les pièces relatives aux œuvres de Falconet furent conservés par cet établissement. Les tableaux, les sculptures provenant du même legs, furent remis, en dépôt, au Musée de la ville. Il y avait là des œuvres du père de Mme de Jankowitz, quelques peintures et divers dessins.

La généreuse donatrice, en traçant l'emploi de sa fortune, disposait, en outre, d'un certain nombre d'objets qui avaient leur prix et leur intérêt historiques, en faveur de M. le comte de Warren, qu'elle avait connu enfant et pour lequel elle professait une vive estime. M. de Warren avait été désigné par elle comme son exécuteur testamentaire. Parmi ces objets, précieux pour un amateur, et bien placés aujourd'hui chez un homme de goût qui est, en même temps, un lettré, figurent un moulage du buste de Falconet père qui se trouve à Saint-Pétersbourg, et dont le Musée de Nancy a reçu une reproduction, un portrait à la mine de plomb de celui-ci, dessiné par son fils, d'après le buste de Marie-Anne Collot, un portrait de Mme Falconet, un portrait de Mme de Jankowitz, un autre de la même personne enfant. M. le comte de Warren conserve en outre une collection de médailles commémoratives, données par l'Impératrice Catherine, une grande boîte en laque, en forme de cœur, qui a été aussi un présent de la Czarine et où celle-ci

(1) Mme de Jankowitz mourut à Versailles, rue Saint-Louis.

renfermait sa correspondance, et enfin une cassette en fer et en cuivre, œuvre de Pierre le Grand lui-même, et marquée de la hache de l'immortel charpentier de Saardam, et de la couronne de Russie.

Nous sommes allé alternativement, au Musée de Nancy et chez M. le comte de Warren, en poursuivant notre travail de comparaison. Nous avons trouvé que Mme Falconet avait rendu à merveille les traits de l'illustre statuaire. On revoit l'artiste bourgeois du XVIIIe siècle, affectant une allure simple. La figure est fine, railleuse et mobile : on songe au caractère maussade et peu commode de l'artiste, en apercevant certaines saillies un peu rudes de ses traits. La physionomie donne avant tout l'idée d'un homme assez narquois. On dirait, à remarquer son sourire et l'expression de ses lèvres serrées, qu'il a voulu garder l'attitude d'un sceptique. On se rappelle, devant cette sculpture, que Falconet eut une carrière agitée, qu'il posséda des aptitudes nombreuses, qu'il remua beaucoup d'idées différentes, et il paraît très éveillé sur toute chose, très intelligent et très actif.

Marie-Anne Collot a exécuté, d'après son mari, un buste en plâtre, que nous retrouvons au Musée, et qui nous offre les mêmes qualités de vie. Falconet fils a le nez épais et proéminent. Nous remarquons les pommettes saillantes de ses joues, ses lèvres sensuelles, son visage amaigri. Il porte les cheveux rejetés, d'une façon cavalière, en arrière ; ils sont bouclés négligemment sur l'oreille. Ce n'est pas un beau garçon que nous avons devant nous ; on reconnaît un viveur plutôt qu'un artiste.

Le Musée de Nancy possède encore un exemplaire en plâtre du buste du Dr Camper. Notre statuaire a indiqué avec vigueur le nez fortement busqué, le front dénudé et marqué par des rides, le visage replet et gras, les yeux attentifs et largement ouverts du savant. Point de déguisements, point d'artifices pour embellir cette figure significative et un peu lourde d'homme grave, de médecin et de penseur.

Mme Falconet recherchait, en général, l'expression plutôt que la grâce. On se tromperait fort en voyant en elle un talent

très féminin ; ce sentiment du réel semble la rapprocher plutôt de Houdon que de son maître lui-même. On peut voir, au Musée de Nancy, une autre de ses œuvres, d'un art aimable assurément, et pourtant très vivante. C'est une tête de jeune fille en marbre, que nous trouvons presque moderne par l'expression. L'exécution en est élégante ; peu nous importe que quelques détails soient demeurés légèrement esquissés. Cette œuvre charmante nous est parvenue, en somme, sous une forme assez pure. Quelle est la personne représentée ? M[me] de Jankowitz ne le savait pas : elle a laissé une note où elle suppose que ce buste est le portrait d'une amie de sa mère.

Nous ne nous arrêterons pas à apprécier longuement les peintures de Pierre Falconet. L'élève de Reynolds ne montre ni souplesse ni vigueur ; il se contente d'une grâce superficielle, d'un maniérisme facile. Il a peint son portrait et celui de sa femme. Nous retrouvons encore en lui, d'après la peinture exécutée par lui-même, un type d'homme commun et vulgaire. Nous le voyons vêtu d'une veste brune sur laquelle retombent les larges revers d'un gilet rouge. La tête couverte d'un chapeau noir de forme ronde, il s'est représenté, en tenue d'atelier, et dans un costume assez négligé. Il a un air abandonné qui ne fait valoir ni l'homme ni l'artiste. Comme dans le buste modelé par sa femme, on remarque la maigreur de son visage ; les pommettes sont rougies ; les joues sont creuses ; le regard est devenu vague sous les paupières arrondies et gonflées. Pierre Falconet ne s'est pas embelli, en faisant lui-même son portrait. Il tient en mains cette palette dont il devait si mollement et si faiblement se servir (1).

Quant à sa femme, il l'a représentée en corsage de satin bleu, sur lequel est jeté une mante de soie noire. Le profil est pur, la physionomie distinguée. On est charmé par le

(1) Le Musée de Nancy possède les œuvres suivantes de Pierre Falconet : *Portrait du peintre par lui-même ; Portrait de sa femme ; Jeune fille coiffée d'un chapeau de paille ; Epagneul jouant avec un chat.* A côté de ces peintures, on peut voir aussi au Musée de Nancy une copie d'après Greuze, le *Petit Dormeur* et deux dessins, *Portrait d'Etienne-Maurice Falconet* et la *Petite Fille au chien.* D'autres croquis ne sont point exposés.

regard vif et franc du modèle ; la bouche est un peu grande ; le front est découvert. Mme Falconet a les yeux noirs ; ses cheveux châtains, sont relevés, et retenus en arrière par un petit bonnet de dentelle. Le costume est élégant, la pose sympathique. Quelle différence entre la tenue morale de la femme et la désinvolture du mari ! Le visage est un peu pensif, l'air est sérieux ; l'artiste au talent personnel se révèle nettement dans ce portrait.

Nous avons vu chez M. le comte de Warren, à côté du dessin d'après le buste de Falconet, le portrait de Marie-Anne Collot, dessiné à la mine de plomb, signé *P. filius Falconet* et daté de 1774. Il fut donc exécuté par le fils du statuaire, trois ans avant son mariage. L'allure de la personne est toujours gracieuse ; on pourrait la croire, à son air décidé, un peu hautaine, un peu fière, si l'on ne tenait compte de la rigidité due à la pose.

Dans son hôtel de la rue Saint-Michel, M. de Warren a fait placer une copie de la sculpture de Falconet, *l'Amour menaçant*. Il y a là une reconstitution imaginée à propos, et un souvenir qui a sa raison d'être. Cette figure est posée sur un socle de granit rose ; c'est sur ce piédestal des plus authentiques qu'ont été gravés les deux vers de Voltaire. On peut encore voir, chez le même amateur, une collection de gravures du XVIIIe siècle, gravures à la manière noire, en rouge, en couleurs, à la manière de crayon, etc. Ces estampes furent sans doute, réunies par Falconet père. Il est permis de dire que quelques débris de l'atelier du célèbre statuaire se retrouvent chez M. le comte de Warren (1).

Un dernier souvenir, ayant la même provenance que les œuvres que nous venons de citer, un autre document offrant aussi quelque intérêt, se trouve encore au Musée de Nancy. Nous voulons parler d'un dessin, légèrement estompé et relevé

(1) M. le comte de Warren, membre de l'Académie de Stanislas, est l'auteur d'un livre qui a eu plusieurs éditions, *L'Inde Anglaise*, Hachette, 2 vol. Il a servi dans l'armée anglaise pendant dix ans ; il a été collaborateur du *Journal des Débats*, de la *Revue Britannique* et de la *Revue Contemporaine*. Il a publié, dans ces recueils, des études sur l'Angleterre et les Indes, et sur les rapports de la Cochinchine et de la France au siècle dernier.

de crayon noir et blanc, d'après la statue de Pierre 1er par Falconet (1). L'auteur de cette reproduction est un artiste du nom d'Antoine Lossenko, né en Gallicie, qui vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et que nous pouvons classer dans les débuts de l'école russe. Membre et directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg, Lossenko semble avoir été mêlé activement à l'existence de Falconet et des siens. Ce dessin lui-même a gardé le témoignage de cette intimité; l'artiste a inscrit, au bas de son ouvrage, ces lignes explicatives, pour rappeler l'histoire de la statue : « *Stephanus Falconet, parisinus invenit et fecit, Maria-Anna Collot parisina Imperatoris similitudinem expressit, Antonius Lossenko ruthenus delineavit anno 1770.*

S'il y avait une notice à donner de cet artiste, sa biographie pourrait paraître assez attristante. D'après Falconet lui-même, Lossenko était un peintre d'un mérite assez ordinaire. Habitué de l'atelier du statuaire français qui était venu, grâce à un hasard exceptionnel, vivre à Saint-Pétersbourg, il avait rencontré autour de ce dernier, un milieu d'art qu'il ne trouvait nulle part dans la capitale de la Russie ! Il lutta péniblement et succomba, sans avoir pu recueillir quelques succès. Diderot parle de lui, sans trop de mépris, dans une lettre où il exalte Mlle Collot : « Et ce pauvre Lossenko, qui a dessiné votre monument, et qui disait qu'il fallait l'avoir copié pour en savoir tout le mérite, il n'est donc plus ! Quoique je n'aie pas eu le temps de le connaître, j'en suis fâché...» Falconet s'occupe de lui plus dédaigneusement, dans une note assez succincte reproduite dans ses *Œuvres complètes*. Il dit, après avoir remarqué que la mort de Lossenko avait amené une sorte de revirement d'opinion en sa faveur, auprès de ceux qui l'avaient délaissé : « Le pauvre et honnête garçon, avili, sans pain, voulant aller vivre ailleurs qu'à Pétersbourg venait me dire ses chagrins ; puis s'abandonnant à la crapule, par désespoir, il était loin de deviner ce qu'il gagnerait à mourir.

(1) Ce dessin, représente la statue de Pierre le Grand, telle qu'elle devait s'élever primitivement, sur la place de l'Amirauté.

On lit sur sa pierre sépulcrale qu'il était un *grand homme*. Il est donc certain qu'en Russie et dans la peinture, d'un dessinateur, copiste assez exact et peintre sans génie, on sait faire un grand homme, après sa mort. L'Impératrice avait voulu l'encourager, mais enfin il eut une belle épitaphe. »

Nous aurions voulu donner une liste détaillée des œuvres de Mme Falconet, qui sont demeurées à Saint-Pétersbourg. Il convient de citer tout au moins les deux bustes en marbre, représentant le beau-père de l'artiste et Diderot, bustes considérés, en Russie, comme les deux productions capitales de Marie-Anne Collot. Ces ouvrages font partie de la Galerie de Sculpture moderne, au Musée de l'Ermitage.

M. A. Somoff a bien voulu nous transmettre aussi, à ce sujet, quelques utiles renseignements. Nous savons par lui que l'ébauche en terre cuite de la statue de Pierre le Grand appartient au Musée de l'Académie des Beaux-Arts. Quant aux bustes de Catherine II et de quelques autres personnages que Marie-Anne Collot avait représentés, le prince Grégoire Orloff, Mlle Anastasie, la fille naturelle du général Betski, etc., certaines de ces œuvres sont conservées dans les palais impériaux, d'autres sont placées dans quelques hôtels de l'aristocratie russe (1).

Mme Falconet avait sculpté un médaillon en bronze de l'Impératrice, à la suite des victoires remportées sur les Turcs, en 1769. Pour n'omettre aucune des productions de Marie-Anne Collot, nous devons ajouter qu'elle avait fait, d'après la commande de Catherine II, le buste du roi Henri IV et celui de Sully. Ces œuvres historiques ne pouvaient avoir la valeur que donne l'étude de la nature. La femme statuaire devait cependant réussir ces figures ; elle avait été aidée, dans son travail, par des masques en plâtre, envoyés de Paris par Le Moyne, qui avait été le maître de Falconet. Pour modeler

(1) Mlle Anastasie, était une des favorites de l'Impératrice. Elle avait rempli auprès d'elle les fonctions de « femme de chambre » et de demoiselle de compagnie. Elle était allée à Paris, et avait reçu les leçons de notre illustre tragédienne, Mlle Clairon.

les traits de Henri IV, Le Moyne s'était servi du portrait peint par François Pourbus; Mlle Collot avait donc pu s'inspirer d'une effigie authentique. Il ne serait pas difficile de retrouver ces ouvrages dans les Galeries de Bustes des palais de Saint-Pétersbourg (1).

Nous devons encore signaler, parmi les bustes exécutés à Saint-Pétersbourg, celui de Mlle Cathcart, fille de l'ambassadeur d'Angleterre; il nous est impossible de dire si cet ouvrage est demeuré en Russie.

Au Musée de l'Académie, se trouve un portrait de Mme Falconet, dessiné au crayon noir et retouché à la sanguine. C'est une œuvre de son mari, exécutée en 1778, peu de temps après le mariage.

Le buste du Stathouder et celui de sa femme, que Mme Falconet avait exécutés en Hollande, furent placés pendant longtemps, à la Maison du Bois, château des souverains de la famille d'Orange, situé près de la Haye. On les retrouve aujourd'hui au Musée de cette ville; ces deux ouvrages sont signés : *M. A. Falconet, née Collot* (2).

Nous ne saurions dire ce qu'est devenu le buste de Godefroi de Villetaneuse. Nos dernières expositions rétrospectives, si fécondes d'habitude en révélations, n'ont remis au jour aucune des œuvres que l'habile ciseau de Marie-Anne Collot a pu produire en France, avant qu'elle n'eût renoncé à la sculpture.

La Bibliothèque de Langres possède le buste de Diderot, répétition de celui qui se trouve à Saint-Pétersbourg. Il est inutile de faire remarquer que cette œuvre revenait de droit à la ville natale de l'écrivain.

En continuant notre inventaire, nous devons noter que la terre cuite du buste où Marie-Anne Collot a fait revivre les traits de l'illustre philosophe a fait partie du Musée des Petits-Augustins. M. Charles Cournault a relevé ce détail; il

(1) Une réduction de la statue de Pierre le Grand, se trouve placée au milieu de la Salle Blanche, dans le palais de Peterhof.

(2) *Catalogue du Musée de la Haye,* rédigé par M. Bredius, 1891.

nous apprend en même temps, qu'un moulage du buste en marbre de Falconet appartient à l'Institut, et se trouve placé dans la salle des séances de l'Académie des Beaux-Arts.

Voilà toutes les particularités que nous avons pu réunir sur l'œuvre de cette femme artiste, dont la physionomie nous a paru très séduisante. Mme Falconet appartient surtout au XVIIIe siècle, et pourtant, par certains côtés bien apparents, elle semble d'une époque plus récente. N'oublions pas qu'elle est morte sous la Restauration. En définitive, nous pouvons dire, en terminant cette étude, que Mme Falconet conserve, à nos yeux, la grâce et l'intérêt d'une figure d'hier.



APPENDICE

Acte de décès de Mme Falconet

Nous avons relevé, dans les registres conservés à la Mairie de Nancy, l'acte de décès de Mme Falconet :

L'an mil huit cent vingt-un, le vingt-quatre février, à neuf heures du matin, par devant Nous, Charles-Antoine-Joseph Regneault de Raulecourt, Maire de la ville de Nancy, faisant les fonctions d'officier de l'Etat-Civil, sont comparus Messieurs Charles-Antoine de Cabouilley, propriétaire, âgé de cinquante-quatre ans, demeurant à Maizières, arrondissement de Château-Salins, et François-Antoine de Bernay-Favaucourt, ancien officier, chevalier de Saint-Louis, âgé de cinquante et un ans, demeurant en cette ville de Nancy, rue Saint-Michel, tous deux amis de la défunte, lesquels nous ont déclaré que le vingt-trois du présent mois, à quatre heures du soir, est décédée Marie-Anne Collot, âgée de soixante-treize ans, native de Paris, demeurant en cette ville de Nancy, rue de la Source, veuve de Monsieur Pierre-Etienne Falconet, rentier à Paris, et ont les déclarants signé avec Nous, le présent acte de décès, après lecture faite.....

Signé : de Cabouillet, Favaucourt et Raulecourt, maire.

***

Lettre de Falconet à sa belle-fille

Nous donnons ici le texte de la lettre, écrite par Falconet, de La Haye, lettre que nous avons résumée et mentionnée, p. 26-27. La suscription suivante est placée en tête de ce document :

Monsieur Baron est prié de vouloir bien remettre cette lettre en mains propres à Mme Falconet.

La Haye, 8 juin 1779.

Madame et chère fille, j'ai reçu votre lettre le 4 mai à mon retour à Amsterdam. Nous avons fait une belle tournée ces jours-ci. Nous avons été

en Frise, où nous avons parcouru divers endroits et séjourné dans d'autres. Nous avons fait aussi un petit embarquement d'environ 60 ou 80 lieues par un vent contraire; et j'ai payé le tribut que vous connaissez parfaitement ; au retour je n'ai pas eu le moindre soupçon d'incommodité : chacun s'est porté à merveille.

Elles sont enfin arrivées ces misérables caisses, et voici comment. Trois n'ont point été mouillées, et j'y ai trouvé les livres comme nous les y avons mis à Saint-Pétersbourg, mais les autres sont dans le plus pitoyable état et ce qu'elles contenoient est ce qui s'appelle pourri. J'ai donc perdu plus de la moitié de mes livres, en comptant aussi une des caisses qui a disparu je ne sais où ni comment ; mais heureusement votre moulin à café n'a reçu aucun dommage et vous le retrouverez sain et sauf. Votre tête de marbre est arrivée, et pour les plâtres, c'est une chose curieuse de voir comment l'eau de la mer les a travaillés ; vous les verrez. Pour votre table de toilette, il n'y faut plus penser, vous la mettrez au feu si vous voulez. N'oubliez pas d'apporter ce que vous avez de petites clefs. Le coffret des médailles et ce qu'il contient est arrivé en bon état. Quand vous verrez M. Simon, engagez-le à suivre mon exemple et à se consoler de sa petite pacotille de livres; il n'y doit plus compter. J'ai quelques portefeuilles soit de dessins et d'estampes, les autres sont pourris ou perdus ; ainsi trouvons-nous contents de nos débris et de beaucoup d'argent qu'il me faudra jetter encore par dessus le marché.

Mon avis seroit que vous vous divertissiez un peu de cette idée de mon prétendu mariage à La Haye. Feignez de n'en rien savoir, ayez des doutes, faites Mme Gobe mouche, et vous aurez le plaisir de voir jusqu'où les sots et les oisifs poussent leur ineptie. Ils sont toujours les mêmes, et nous ne les refondrons pas : mais quand ils ne font pas de plus grosses méchancetés, ils nous apprêtent à rire et se font connaître de plus en plus.

J'apprends de Pétersbourg que la statue est posée, et qu'on travaille vivement à terminer la pierre. On dit que le tout sera découvert à la fin de ce mois. Arrive qui plante. Non vraiment je ne suis pas encore à l'impression ; car le copiste va lentement, soit par indisposition, soit par d'autres occupations qui parfois le détournent. Au fond, je n'en suis que médiocrement fâché, parce que j'en ai plus de loisir pour travailler et retravailler mon ouvrage, lequel est à peine reconnaissable, en le comparant à ce qu'il étoit. Peut-être serez-vous venue encore à temps, pour en juger avant l'impression.

Mme La Princesse partira peut-être vers le commencement du mois d'août; peut-être aussi ne fera-t-elle qu'un voyage alors. Mais de quelque

manière que ce soit, avant son départ elle arrangera ce qui nous regarde chez le Prince et la Princesse d'Orange; ainsi soyez tranquille, faites vos affaires et ne tardez pas trop longtemps après. Etes-vous folle avec vos craintes, vos frayeurs pour écrire à la princesse de Galitzin? Ecrivez, ne tardez pas, et ce que vous écrirez sera très bien, et très bien reçu.

Je les ai vus, ces deux tableaux de Van der Helst, à l'Hôtel de Ville d'Amsterdam, et je vous ai souhaitée là, mais nous les verrons ensemble. Si jamais l'Art a produit rien de plus vrai dans le genre du portrait, je ne le comprends et ne le comprendrai jamais. Pendant les jours que j'ai resté à Amsterdam, soir et matin j'ai rendu mes hommages à ces suprêmes tableaux, et je n'ai même pas eu le temps de plaindre ceux qui les trouvent assez bien.

Je reçois tout à l'heure une lettre de M. Dansau qui est libre à Genève. M. Lex a fait un trou dans la lune, et je suis dégagé de tout engagement avec lui. La Société typographique de Lausanne demande à imprimer mon ouvrage, et voici ce qu'un des membres en écrit à M. Dansau : « On le fera aussi promptement et aussi bien qu'on puisse le faire ici. M. Falconet sera content sur ce point; j'ai tout lieu de l'espérer. » Nous prendrons les arrangements particuliers quand il sera question de partir; mais avant il faut finir le manuscrit, et c'est à quoi je travaille de mon mieux et tout à loisir.

Non je ne croirai jamais « que vous vous écoutiez »; j'ai bien trop vu le contraire, et plus d'une fois j'en ai été fâché. Sans faire la mijaurée, vous pourriez cependant prendre soin de votre santé; vous en avez besoin pour plusieurs raisons, particulièrement pour veiller à l'éducation de votre enfant, que certainement vous ne négligerez pas.

Sans doute que vous avez arrangé avec M. de Lorme le moyen de faire arriver les autres caisses à La Haye. C'est, dit-on, au Havre qu'il faut s'adresser, à MM. Herries et Le Couvreur, parce que c'est eux qui peuvent, à Copenhague, faire changer de route aux sept autres caisses. M. de Lorme doit savoir ce qui convient, et agir en conséquence et promptement.

Je n'ai plus rien à vous dire sur votre marche académique, puisque je vois que vous vous conduisez bien et que vous distinguez à présent les personnages que vous rencontrerez sur votre chemin. Parvenez là, ou n'y parvenez pas, mais soyez assurée que mon amitié pour vous sera toujours la même; faites-en autant, et vous adoucirez les déplaisirs qui d'ailleurs pourraient m'importuner. Nous verrons si votre machinka aura l'esprit de reconnoître mon chapeau tout rond et ma petite perruque; je n'en crois rien, quoi qu'elle s'en soit beaucoup occupée dans le voyage. A propos, une

lettre mal entendue de Mme Blemar avoit fait croire à Pétersbourg que Machinka étoit morte à Berlin.

Adieu, continuez à vous mieux porter; faites bien des complimens pour moi à M. Baron. Quand vous partirez de Paris, ayez et marquez le moins d'humeur qu'il vous sera possible à... votre mari. (1)

Votre père et ami,

Falconet.

(1) Ici, un coin du papier a été déchiré. Cette suppression fut faite probablement par Mme de Jankowiz. Tout indique qu'il faut lire les mots *à votre mari;* nous croyons utile de les remettre à cette place, en nous rappelant les incidents que nous avons rapportés.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

APPENDICE

Achevé d'Imprimer

LE VINGT-SEPT DÉCEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPT

POUR J. ROUAM ET C[ie]

A PARIS

IMPRIMERIE MAYER

A Épernay

